

INTERVIEW : JE BOUQUINE

Propos recueillis par Yvonne CHENOUF

BAYARD PRESSE réalise depuis 18 ans "de l'écrit" pour les enfants et les jeunes. Des journaux et des magazines connus d'un large public (600 000 exemplaires vendus chaque mois) mais aussi une gamme de publications dont l'objectif est de proposer chaque âge un tremplin vers les livres et de faciliter la découverte de la lecture : il s'agit des "BELLES HISTOIRES DE POMME D'API", "J'AIME LIRE" et depuis le 1^{er} mars 1984 : "JE BOUQUINE".

Dans le cadre de ses interviews d'éditeurs, l'AFL a rencontré au cours d'une discussion très libre, l'équipe de rédaction de "JE BOUQUINE". Notre longue conversation est reproduite sous forme d'interview, et sous le sigle "BP", il faut comprendre : "l'équipe de rédaction de Je Bouquine".

Si nous avons centré cette discussion sur ce seul mensuel destiné aux 10-14 ans, c'est qu'il a pour objectif d'aider le lecteur en lui promettant autant de plaisir dans les découvertes que dans l'information présentée.

Dans chaque numéro :

- un roman complet écrit par un écrivain contemporain, illustré par un grand dessinateur de la BD.
- une bande dessinée informant sur un chef-d'œuvre de la littérature internationale.
- des sélections de livres.
- des jeux.

Un magazine utile à tous ceux que l'échec en lecture préoccupe.

AFL : Que ce soit fondé ou non, on dit que les jeunes n'aiment pas lire. Partant de ce constat, Bayard Presse, jusque là axé sur la presse enfantine, publie d'abord "J'aime Lire" afin d'aider les 7-9 ans à passer de l'album au roman, et enfin "Je bouquine" avec apparemment le même objectif mais cette fois-ci pour des enfants plus âgés.

Cela veut-il dire que la passerelle n'a pas été franchie par les lecteurs de "J'aime Lire" ? Sera-t-elle plus empruntée cette fois-ci ?

B.P. : C'est difficile à dire.

Après le succès de "J'aime Lire", on sentait bien, à Bayard Presse, qu'il fallait une suite.

"Belles Histoires" avait besoin d'un adulte pour être lu, rôle souvent joué par la mère.

Vers 10 ans, les enfants ne veulent plus être conseillés par leurs parents et pourtant ils ont encore besoin d'aide pour le choix de leurs livres.

Certains même, n'ont encore pas acquis le goût de lire, essentiel pour devenir lecteur, avant même toute information.

AFL : Le goût de lire semble long à venir pour certains.

Qu'est-ce que "Je bouquine" apporte de supplémentaire pour se lancer dans la lecture d'un texte long ?

B.P. : D'abord tous les amateurs de "Je bouquine" ne sont pas d'anciens fidèles de "J'aime Lire".

C'est vrai que la plupart de nos lecteurs se recrutent dans le vivier des habitués de Bayard Presse, mais pas exclusivement.

La vente en kiosque permet à un plus large public de nous rencontrer.

Les résultats enregistrés sont d'ailleurs excellents. Sur 20 000 exemplaires mis en vente en kiosque, 15 000 ont été écoulés. Ce qui est énorme !

De plus, pour le premier numéro nous avons reçu 700 lettres au contenu très encourageant.

AFL : Avez-vous aussi reçu des lettres de non-lecteurs, dont vous vous préoccupez plus précisément ?

B.P. : Oui, nous en avons. Des enfants nous écrivent, qu'enfin, ils ont pu finir une histoire.

AFL : Qui, selon vous, amène un non-lecteur à vous lire ?

B.P. : On ne sait pas vraiment. On compte beaucoup sur l'aspect mi-livre - mi-magazine de "Je bouquine". Son style décontracté, devrait faire dire à l'enfant "ça c'est pour moi". On compte aussi sur le "bouche à oreille". Quand les enfants aiment quelque chose, ils se contaminent vite les uns les autres.

AFL : C'est vrai, votre produit a une apparence très publicitaire, très moderne. Généralement, on espère toujours toucher les enfants à travers les parents. Ne serait-ce que parce qu'ils ont les finances ou le contrôle des lectures. Faites-vous le pari d'être choisis directement par les enfants pourtant rebutés par la littérature traditionnelle ?

B.P. : C'est ce qu'on aimerait.

Ce qui ne veut pas dire qu'on rejette ou qu'on nie le rôle des parents, des enseignants ou des bibliothécaires.

On souhaite, bien sûr, qu'ils aiment notre travail.

Mais une page "parents" au milieu de "Je Bouquine" serait un crime et la fin assurée de notre succès.

À cet âge-là, on aime choisir (ou se distinguer par) ses vêtements, ses loisirs, sa musique. Il en va probablement ainsi pour ses lectures.

Les jeunes aiment aussi un certain style.

"Je Bouquine", dans sa présentation actuelle les attire. D'autre part, il ressemble plus à un magazine, par son apparence, sa périodicité. Il se vend en kiosque et non en librairie. C'est important. Songez au nombre de gens qui ne rentrent jamais dans une librairie, à qui le livre fait peur. Un enfant nous a même dit que pour lui, le livre lui faisait penser à une prison.

Le journal, lui, a ses entrées dans tous les milieux. En lui ressemblant, "Je Bouquine" a une image plus favorable.

AFL : Comment expliquez-vous que certains arrivent à une telle peur de l'écrit ? Car, après tout, ceux qui n'ont pas le goût de lire, pourraient n'avoir qu'indifférence. Pas de dégoût.

B.P. : C'est difficile à dire.

Ce qu'on constate, c'est que 10/14 ans est souvent une période de sommeil par rapport à la lecture.

Les jeunes, ont alors d'autres activités, davantage tournées vers le sport ou les relations sociales.

Puis, un jour, il y a un déclic, souvent provoqué par une rencontre enthousiaste avec un livre.

"Je Bouquine" entretient cet état de veille pour éviter qu'il ne se passe rien et pour favoriser la rencontre.

Transformer ce moment en état de panique pourrait n'aboutir qu'au rejet.

AFL : Ne pensez-vous pas que cette confiance dans les possibilités de retour à la lecture d'un enfant dépend largement des raisons qu'on donne à son éloignement ?

Rendant celui-ci compréhensible, donc contrôlable. Alors que pour certains enfants, l'éloignement est la conséquence de causes trop mal définies, et sur lesquelles on n'a aucun pouvoir.

En quoi "Je Bouquine" peut-il leur venir en aide ?

B.P. : Nous parlons volontiers de deuxième chance en ce qui concerne "Je Bouquine" et nous y croyons. Les chances existent toujours, pour la bonne raison que la lecture est une aventure individuelle et que personne ne peut décider du moment du départ. Bien sûr, un minimum de technique est nécessaire mais le moteur de la lecture, c'est le plaisir.

AFL : **Cependant, vous êtes très attentifs à la forme de présentation de l'écrit. Vous ne vous bornez pas à mettre des images ou des couleurs, vous soignez aussi les détails, prévenant les défaillances des lecteurs malhabiles.**

B.P. : Nous voulons donner un confort de lecture. Que le lecteur aille tranquillement au bout de son plaisir. Or tous les enfants ne savent pas que la lecture est une recherche de plaisir. Ils en ont souvent gardé, à travers l'expérience scolaire, des souvenirs rébarbatifs qui ne leur donnent guère envie de recommencer.

AFL : **Comment les délivre-t-on ? En les aidant à prendre conscience des causes de leur échec ?**

B.P. : Non, ce n'est pas notre démarche. Nous ne voulons pas évoquer avec le lecteur les caractéristiques qui ont nécessité la création de "Je Bouquine". Cela donnerait à notre revue un aspect trop pédagogique qui risquerait de rappeler les mauvais souvenirs. Nous préférons veiller aux détails susceptibles de rendre la lecture confortable.

AFL: **Peut-on bricoler l'insu des lecteurs, et croire qu'ils sont des lecteurs à part entière ? Peut-on imaginer qu'ils passeront insensiblement à une lecture sans précautions ?**

B.P. : Il ne s'agit pas de bricoler le texte.

Chaque histoire est un texte d'auteur édité dans son intégralité.

Nous en assurons la présentation pour mettre en appétit. Nous coupons le texte en chapitres respectant les respirations. Les coupures ne sont pas arbitraires, elles correspondent à des changements de lieux, de situations.

À la fin de chaque chapitre, une bulle rappelle l'essentiel, relance l'intérêt.

À l'intérieur du chapitre, pauses sont matérialisées.

Autant de détails qui comptent au moment où l'enfant feuillette le livre.

Il sent un texte aéré, vivant. Il ne se retrouve pas confronté à un pavé sec et rébarbatif.

En même temps, les images renseignent sur les lieux, les ambiances, les personnages. Les bulles en révèlent l'essentiel.

La prise de connaissance de tous ces éléments constitue une première lecture qui rendra l'autre plus familière.

AFL : **Vous donnez suffisamment d'informations sur l'histoire, ce qui en facilite la compréhension.**

C'est ce qu'on appelle à l'AFL nourrir les 80% et vous affirmez par là que la technique de déchiffrement ne suffit pas pour aborder un texte.

B.P. : C'est vrai, mais la nourriture préalable doit être appétissante. Les images style bandes dessinées et la présentation sont là pour ça.

AFL : Ces "trucs" que vous employez, vous le faites un peu à l'insu des enfants. Ne serait-il pas imaginable de leur dire : "Vous avez du mal à lire, nous allons essayer de vous aider. En vous présentant des romans courts, aérés, imagés, débroussaillés. En vous donnant, par bande dessinée interposée, suffisamment d'informations pour que vous puissiez lire un grand classique. En vous présentant des livres agréables. En vous faisant mieux connaître les auteurs. En vous aidant, au moyen de jeux/exercices à développer des qualités utiles à la lecture, rapidité, anticipation, etc. "
Ne pensez-vous pas que l'enfant conscient de ses propres problèmes et comprenant les aides qu'on lui propose sera un allié dans la transformation qu'il espère et non qu'on attend de lui.

B.P.: Ce n'est pas notre rôle d'expliquer toutes ces situations que, bien sûr, nous mettons en place. Il y a des parents des éducateurs pour ça.
Nous nous situons à côté.

Nous voulons aider les lecteurs, là où l'école, la famille ont échoué. Ce n'est pas en reprenant les mêmes arguments qu'on y parviendra, mais bien en offrant un objet agréable, tout à fait différent de tout ce que le milieu scolaire ou familial a su créer.

C'est ainsi que disparaîtra l'appréhension.

Et puis a-t-on vraiment besoin de tout comprendre ?

On n'a pas besoin de connaître la recette d'un gâteau pour l'apprécier. Pas besoin non plus, d'être très clair sur les raisons de ses échecs pour changer de vie quand on trouve celle-là trop moche.

On accumule des sentiments, des impressions insatisfaisantes et un jour, quelque chose de différent se propose, plus agréable. On se sent prêt pour le suivre. On l'attendait même, inconsciemment.

AFL : Vous êtes en quelque sorte un repère destiné à guider des gens en recherche et pas très sûrs d'eux. Est-ce pour cela que vous avez choisi comme attraction, les images de bandes dessinées, plus au goût du jour ?

B.P. : Tout d'abord, dans l'équipe, nous aimons la bande dessinée et nous ne forçons pas pour la diffuser.

Ensuite, ce sont des images qui bougent et le mouvement plaît aux enfants.

Enfin, les enfants, aujourd'hui, sont complètement élevés avec l'image. Regardez-les devant un spot publicitaire. Ils jugent énormément l'aspect esthétique. Ils sont devenus très sophistiqués et complètement désorientés devant un texte seul.

AFL : Cela voudrait-il dire qu'ils sont trop jeunes ou incapables d'avoir des images personnelles à la lecture d'un texte ?

Ont-ils besoin de béquille pour s'aventurer dans le texte ?

B.P. : Ni l'un, ni l'autre.

Images et textes, se complètent. C'est un enrichissement qui naît de la rencontre de deux formes d'art.

AFL : Lire, c'est créer son domaine particulier avec ce qu'on est, ce qu'on sait, ce qu'on fait de ce qu'on découvre et cela au rythme des phrases, des sons, des mots. La qualité de cette création ne sera-t elle pas menacée par une représentation unique ?

Le pouvoir des mots n'est-il pas au-delà du représentable ? Saura-t-on, en lisant, créer ses propres images sans aide extérieure ?

B.P. : C'est vers quoi nous essayons de guider nos lecteurs puisque chaque mois nous leur proposons de lire d'autres livres dont la plupart sont moins illustrés.

Ce qui, d'une part, n'empêche pas l'existence d'un genre texte, image.

D'autre part, il faut sans doute respecter des étapes et ne rien brusquer.

La publicité, le cinéma imposent l'image de l'enfant 1984 : il bouge, il vit dans le visuel, il est en famille, il est heureux. Rien ne l'incite à prendre un livre et à s'isoler pour lire.

Il faut tenir compte de l'envie ou de l'obligation pour chaque enfant de coller à son époque.

AFL : Dans le but de vous rapprocher des enfants et de coller au maximum à leurs goûts, irez-vous jusqu'à simplifier la langue ? On aime à dire qu'elle constitue un obstacle important à la lecture.

B.P. : En tous les cas, il n'est pas question pour nous, de retranscrire la langue orale. La langue écrite existe, même quand elle ressemble à de l'oral, elle n'a rien à voir avec le langage que nous parlons. Nous ne voulons pas l'écriture journalistique : phrases courtes, rapides, allant directement à l'essentiel.

Nous tenons à la création littéraire et nous respectons en cela l'auteur et le lecteur.

Si l'enfant a envie de lire, le vocabulaire ne sera pas un obstacle. Si le contexte est clair, les mots auront un sens globalement.

C'est l'histoire qui porte.

Un professeur de français nous a signalé que, dans notre dernière histoire, 50 mots ne faisaient pas partie du vocabulaire connu des élèves. Et pourtant, l'histoire a été comprise.

AFL : Ce qui ne vous empêche pas dans votre n°2 "Un homme à la mer" de mettre un index à la fin de l'histoire.

B.P.: Oui, car il s'agit de termes techniques liés au monde de la navigation. Mais nous avons groupé ces termes à la fin, pour ne pas gêner la lecture en continu.

AFL : Nous avons parlé des raisons techniques ou psychologiques de la non-lecture. Dans votre document de présentation, vous les évoquez aussi. Jamais, vous ne parlez des causes sociales ?

Pour quelles raisons ?

B.P. : Nous les connaissons. Nous y sommes sensibles. Nous essayons d'y répondre par tout ce que nous venons d'évoquer.

Par la variété des genres que nous proposons policier, amour, science-fiction, aventure..., afin de permettre à chaque enfant de trouver ce qui lui plaît.

C'est notre manière à nous, d'aborder les causes sociales.

Propos recueillis par Yvonne CHENOUF